

L'OSSERVATORE ROMANO

EDITION HEBDOMADAIRE



EN LANGUE FRANÇAISE

Unicuique suum

Non praevalent

LXXI^e année, numéro 38 (3.650)

Cité du Vatican

mardi 22 septembre 2020

En Syrie l'espérance est en train de mourir



Entretien avec le nonce à Damas
page 7

DANS CE NUMÉRO

Page 2: Audience générale du 16 septembre. *Page 3:* Angelus du 20 septembre. *Page 4:* Discours aux communautés *Laudato si'*. *Page 5:* Préface du Pape à un ouvrage sur la formation des jeunes. *Page 6:* Message aux participants à la journée des prêtres âgés et malades de Lombardie. A propos de l'encyclique «*Fratelli tutti*», par Andrea Tornielli. *Page 8:* Le cardinal Silvestrini et l'Ostpolitik du Vatican, par le cardinal Parolin. *Page 9:* Des religieuses scalabrinienes à Lesbos parmi les réfugiés. *Page 10:* L'urgence éducative en Afrique au temps du covid-19, par Giulio Albanese. *Page 11:* Informations. *Page 12:* Audience à l'hebdomadaire chrétien «*Tertio*».

Audience générale du 16 septembre

Une révolution pacifique pour la sauvegarde de la maison commune

Chers frères et sœurs, bonjour!

Pour sortir d'une pandémie, il est nécessaire de se soigner et de nous soigner mutuellement. Et il faut soutenir ceux qui prennent soin des plus pauvres, des malades et des personnes âgées. On a l'habitude de laisser de côté les personnes âgées, de les abandonner: cela n'est pas bien. Ces personnes – bien définies par le terme espagnol «*cuidadores*», ceux qui prennent soin des malades – exercent un rôle essentiel dans la société d'aujourd'hui, même si souvent elles ne reçoivent pas la reconnaissance et la rémunération qu'elles méritent. Prendre soin est une règle d'or de notre condition d'êtres humains, et cela apporte en soi la santé et l'espérance (cf. Enc. *Laudato si'* [LS], n. 70). Prendre soin de celui qui est malade, de celui qui a besoin, de celui qui est laissé de côté: c'est une richesse humaine et également chrétienne.

Ce soin, nous devons également l'apporter à notre maison commune: à la terre et à chaque créature. Toutes les formes de vie sont liées (cf. *ibid.*, nn. 137-138), et notre santé dépend des écosystèmes que Dieu a créés et dont il nous a chargé de prendre soin (cf. Gn 2, 15). En abuser, en revanche, est un grave péché qui crée des dommages, qui fait mal et qui rend malade (cf. LS, n. 8; n. 66). Le meilleur antidote contre cette



usage impropre de notre maison commune est la contemplation (cf. *ibid.*, n. 85; 214). Mais comment cela se fait-il? N'y a-t-il pas un vaccin pour cela, pour le soin de la maison commune, pour ne pas la laisser de côté? Quel est l'antidote contre la maladie de ne pas prendre soin de la maison commune? C'est la contemplation. «Quand quelqu'un n'apprend pas à s'arrêter pour observer et pour évaluer ce qui est beau, il n'est pas étonnant que tout devienne pour lui objet d'usage et d'abus sans scrupule» (*ibid.*, n. 215). Toutefois, notre maison commune, la création, n'est pas une simple «ressource». Les créatures ont une valeur en elles-mêmes et «réflètent, chacune à sa façon, un rayon de la sagesse et bonté infinies de Dieu» (*Catéchisme de l'Église catholique*, n. 339). Cette valeur et ce rayon de lumière divine doit être découvert et, pour le découvrir, nous avons besoin de rester en silence, nous avons besoin d'écouter, et nous avons besoin de contempler. Même la contemplation guérit l'âme.

Sans contemplation, il est facile de tomber dans un anthropocentrisme déséquilibré et orgueilleux, le «moi» au centre de tout, qui surdimensionne notre rôle d'êtres humains, en nous plaçant comme les dominateurs absolus de toutes les autres créatures. Une interprétation déformée des textes bibliques sur la création a contribué à cette vision erronée, qui conduit à exploiter la terre jusqu'à l'éteindre. Exploiter la création: voilà

quel est le péché. Nous croyons être au centre, en prétendant occuper la place de Dieu et, ainsi, nous détruisons l'harmonie de la création, l'harmonie du dessein de Dieu. Nous devenons des prédateurs, nous oublions notre vocation de gardiens de la vie. Certes, nous pouvons et nous devons travailler la terre pour vivre et nous développer. Mais le travail n'est pas synonyme d'exploitation, et il est toujours accompagné par le soin: labourer et protéger, travailler et prendre soin... Telle est notre mission (cf. Gn 2, 15). Nous ne pouvons pas prétendre continuer à grandir au niveau matériel, sans prendre soin de la maison commune qui nous accueille. Nos frères les plus pauvres et notre mère la terre gémissent à cause des dommages et de l'injustice que nous avons provoqués et ils réclament une autre route. Ils réclament de nous une conversion, un changement de route: prendre soin également de la terre, de la création.

Il est donc important de retrouver cette dimension contemplative, c'est-à-dire de regarder la terre, la création comme un don, pas comme quelque chose à exploiter pour le profit. Quand nous contemplons, nous découvrons chez les autres et dans la nature quelque chose de beaucoup plus grand que leur utilité. Le cœur du problème est là: contempler c'est aller au-delà de l'utilité d'une chose. Contempler la beauté ne veut pas dire l'exploiter: contempler est gratuit. Nous découvrons la valeur intrinsèque des choses que Dieu leur a confiées. Comme l'ont enseigné de nombreux maîtres spirituels, le ciel, la terre et la mer, chaque créature possède cette capacité iconique, cette capacité mystique de nous reconduire au Créateur et à la communion avec la création. Par exemple, saint Ignace de Loyola, à la fin de ses exercices spirituels, invite à se mettre en «contemplation pour parvenir à l'amour», c'est-à-dire à considérer comment Dieu regarde ses créatures et à se réjouir avec elles; à découvrir la présence de Dieu dans ses créatures et, avec liberté et grâce, les aimer et en prendre soin.

La contemplation, qui nous conduit à une attitude de soin, n'est pas le fait de regarder la nature de l'extérieur, comme si nous n'y étions pas plongés. Mais nous sommes à l'intérieur de la nature, nous faisons partie de la nature. Elle se fait plutôt à partir de l'intérieur, en nous reconnaissant comme une partie de la création, en devenant des protagonistes et non de simples observateurs d'une réalité amorphe qui s'agirait seulement d'exploiter. Celui qui contempe de cette manière éprouve de l'émerveillement non seulement pour ce qu'il voit, mais également parce qu'il se sent faire partie intégrante de cette beauté; et il se sent également appelé à la préserver, à la protéger. Et il y a une chose que nous ne devons pas oublier: celui qui ne sait pas contempler la nature, la création, ne sait pas contempler les personnes dans leur richesse. Et celui qui vit pour exploiter la nature, finit par exploiter les personnes et les traiter comme des esclaves. C'est une loi universelle: si tu ne sais pas contempler la nature, il sera très difficile que tu saches contempler les gens, la beauté des personnes, ton frère, ta sœur.

Celui qui sait contempler se mettra plus facilement à l'œuvre pour changer ce qui cause la dégradation et des dommages à la santé. Il s'engagera à éduquer et à promouvoir de nouvelles habitudes de production et de consommation, à

contribuer à un nouveau modèle de croissance économique qui garantisse le respect de la maison commune et le respect pour les personnes. Le contemplatif en action tend à devenir un gardien de l'environnement: cela est beau! Chacun de nous doit être un gardien de l'environnement, de la pureté de l'environnement, en cherchant à conjuguer les savoirs ancestraux de cultures millénaires avec les nouvelles connaissances techniques, afin que notre style de vie soit toujours durable.

Enfin, *Contempler et prendre soin*: voilà deux attitudes qui montrent la voie pour corriger et rééquilibrer notre relation d'êtres humains avec la création. Très souvent, notre relation avec la création semble être une relation entre ennemis: détruire la création à mon avantage; exploiter la création à mon avantage. N'oublions pas que cela se paye cher; n'oublions pas ce dicton espagnol: «Dieu pardonne toujours; nous pardonnons parfois; la nature ne pardonne jamais». Aujourd'hui, je lisais dans le journal une nouvelle sur ces deux grands glaciers de l'Antarctique, près de la Mer d'Amundsen: ils vont se détacher. Ce sera terrible, parce que le niveau de la mer montera et cela provoquera de nombreuses, nombreuses difficultés et beaucoup de mal. Et pourquoi? A cause du réchauffement, du manque de soin de l'environnement, du manque de soin de la maison commune. En revanche, si nous avons cette relation – je me permets le mot – «fraternelle» au sens figuré avec la création, nous devenons les gardiens de la maison commune, les gardiens de la vie et les gardiens de l'espérance, nous sauvegarderons le patrimoine que Dieu nous a confié afin que les générations futures puissent en jouir. Et certains peuvent dire: «Mais moi, je m'en tire bien comme ça». Mais le problème n'est pas comment tu t'en tires aujourd'hui – c'était ce que disait un théologien allemand, protestant, compéte: Bonhoeffer – le problème n'est pas comment tu t'en tires toi, aujourd'hui; le problème est: quel sera l'héritage, la vie de la génération future. Pensons aux enfants, aux petits-enfants: que leur laisserons-nous si nous exploitons la création. Sauvegardons ce chemin, ainsi nous deviendrons des «gardiens» de la maison commune, des gardiens de la vie et de l'espérance. Sauvegardons le patrimoine que Dieu nous a confié, afin que les générations futures puissent en profiter. Je pense de manière particulière aux peuples autochtones, envers lesquels nous avons tous une dette de reconnaissance – et même de pénitence, pour réparer tout le mal que nous leur avons fait. Mais je pense également à ces mouvements, associations, groupes populaires, qui s'engagent pour protéger leur territoire avec ses valeurs naturelles et culturelles. Ces réalités sociales ne sont pas toujours appréciées, on leur fait même parfois obstacle, parce qu'elles ne produisent pas d'argent; mais en réalité, elles contribuent à une révolution pacifique, nous pourrions l'appeler la «révolution du soin». Contempler pour prendre soin, contempler pour sauvegarder, nous sauvegarder, ainsi que la création, nos enfants, nos petits-enfants et sauvegarder l'avenir. Contempler pour prendre soin et pour sauvegarder et pour laisser un héritage à la génération future. Il ne faut cependant pas déléguer à certaines personnes ce qui est la tâche de chaque être humain. Chacun de nous peut et doit devenir un «gardien de la maison commune», capable de louer Dieu pour ses créatures, de contempler les créatures et de les protéger.

A l'issue de l'audience générale, le Pape a salué les fidèles de langue française:

Je suis heureux de saluer les personnes de langue française. Demandons la grâce de savoir contempler les merveilles de Dieu, afin que se développe une responsabilité individuelle et communautaire vis-à-vis de la protection et de la sauvegarde de la création. Que Dieu vous bénisse!

Angelus du 20 septembre

Former les jeunes à prendre soin de la dignité humaine et de la maison commune

Chers frères et sœurs, bonjour!

Le passage évangélique d'aujourd'hui (cf. Mt 20, 1-16) raconte la parabole des ouvriers appelés à la journée par le maître de la vigne. A travers ce récit, Jésus nous montre la façon d'agir surprenante de Dieu, représentée par deux attitudes du maître: l'appel et la récompense.

Avant tout, l'appel. Par cinq fois, le maître d'une vigne sort sur la place et appelle à travailler pour lui: à 6h00, à 9h00, à 12h00, à 15h00 et à 17h00. L'image de ce maître qui sort à plusieurs reprises sur la place pour chercher des ouvriers pour sa vigne est touchante. Ce maître représente Dieu qui appelle tout le monde et qui appelle toujours, à toute heure. Dieu agit ainsi aujourd'hui aussi: il continue à appeler quiconque, à toute heure, pour inviter à travailler à son Royaume. Tel est le style de Dieu, que nous sommes appelés à accueillir et à imiter à notre tour. Il ne reste pas enfermé dans son monde, mais il «sort»: Dieu est toujours en sortie, à notre recherche; il n'est pas enfermé: Dieu sort. Il sort continuellement à la recherche des personnes, parce qu'il veut que personne ne soit exclu de son dessein d'amour.

Nos communautés sont elles aussi appelées à sortir des divers types de «frontières» qui peuvent exister, pour offrir à tous la parole de salut que Jésus est venu apporter. Il s'agit de s'ouvrir à des horizons de vie qui offrent une espérance à tous ceux qui vivent dans les périphéries existentielles et qui n'ont pas encore expérimenté, ou qui ont égaré, la force et la lumière de la rencontre avec Jésus. L'Eglise doit être comme Dieu: toujours en sortie; et quand l'Eglise n'est pas en sortie, elle tombe malade et souffre de tous les maux que nous avons dans l'Eglise. Et pourquoi ces maladies dans l'Eglise? Parce qu'elle n'est pas en sortie. Il est vrai que lorsque quelqu'un sort, il y a le danger d'un accident. Mais il vaut mieux une Eglise accidentée pour sortir, pour annoncer l'Evangile, qu'une Eglise malade de fermeture. Dieu sort toujours, parce qu'il est Père, parce qu'il aime. L'Eglise doit faire la même chose: toujours en sortie.

La deuxième attitude du maître, qui représente celle de Dieu, est sa façon de récompenser les ouvriers. Comment Dieu rémunère-t-il? Le maître se met d'accord pour «un denier» (v. 2) avec les premiers ouvriers embauchés le matin. En revanche, il dit à ceux qui s'ajoutent par la suite: «Je vous donnerai ce qui est juste» (v. 4). A la fin de la journée, le maître de la vigne ordonne de donner à tout le monde le même salaire, c'est-à-dire un denier. Ceux qui ont travaillé depuis le matin sont indignés et se plaignent au maître, mais il insiste: il veut donner le maximum de la récompense à tous, même à ceux qui sont arrivés en dernier (vv. 8-15). Dieu paie toujours le maximum: il ne reste pas à la moitié du salaire. Il paie tout. Ici l'on comprend que Jésus ne parle pas du travail et du juste salaire, qui est une autre question, mais du Royaume

de Dieu et de la bonté du Père céleste qui sort continuellement pour inviter et payer le maximum à tout le monde.

En effet, Dieu agit comme cela: il ne regarde pas le temps et les résultats, mais la disponibilité, il regarde la générosité avec lesquelles nous nous mettons à son service. Sa façon d'agir est plus que juste, dans le sens où elle va au-delà de la justice et se manifeste dans la Grâce. Tout est Grâce. Notre salut est Grâce. Notre sainteté est Grâce. En nous donnant la Grâce, il nous accorde toujours plus que ce que nous méritons. Alors, celui qui raisonne avec la logique humaine, c'est-à-dire celle des mérites acquis par ses propres talents, se retrouve de premier à dernier. «Mais j'ai tellement travaillé, j'ai tellement fait dans l'Eglise, j'ai tellement aidé, et on me paie la même chose que celui qui est arrivé en dernier». Souvenons-nous qui a été le premier saint canonisé dans l'Eglise: le Bon Larron. Il a «volé» le Ciel au dernier moment de sa vie: c'est la Grâce, Dieu est comme cela. Avec nous tous aussi. Au contraire, celui qui pense à ses propres mérites échoue; celui qui se confie avec humilité à la miséricorde du Père, se retrouve de dernier – comme le Bon Larron – à premier (cf. v. 16).

Que la Très Sainte Vierge Marie nous aide à sentir chaque jour la joie et l'émerveillement d'être appelés par Dieu à travailler pour Lui, dans son domaine qui est le monde, dans sa vigne qui est l'Eglise. Et d'avoir comme unique récompense son amour, l'amitié avec Jésus.

A l'issue de l'Angelus, le Pape a ajouté les paroles suivantes:

Chers frères et sœurs, Selon les programmes établis avant la pandémie, ces derniers jours aurait dû se dérouler le Congrès eucharistique international à Budapest. C'est pourquoi je désire adresser mes salutations aux pasteurs et aux fidèles de Hongrie et à tous ceux qui attendaient avec foi et avec joie cet événement ecclésial. Le Congrès a été reporté à l'année prochaine, du 5 au 12 septembre, toujours à Budapest. Poursuivons, spirituellement unis, le chemin de préparation, en trouvant dans l'Eucharistie la source de la vie et de la mission de l'Eglise.

Nous fêtons aujourd'hui en Italie la journée pour l'université catholique du Sacré-Cœur. J'encourage à soutenir cette importante institution culturelle, appelée à conférer une continuité et une vigueur renouvelée à un projet qui a su ouvrir la porte du futur à de nombreuses générations de jeunes. Il est plus que jamais important que les nouvelles générations soient formées à prendre soin de la dignité humaine et de la maison commune.

Je vous salue tous, romains et pèlerins de divers pays: familles, groupes paroissiaux, associations et fidèles.

Je souhaite à tous un bon dimanche. S'il vous plaît, n'oubliez pas de prier pour moi. Bon déjeuner et au revoir.



Discours aux communautés Laudato si'

La santé de l'homme ne peut être séparée de celle de l'environnement

«La santé humaine ne peut pas être séparée de celle de l'environnement où il vit». C'est ce qu'a réaffirmé François au cours de l'audience aux participants à la rencontre des communautés Laudato si', reçus samedi matin, 12 septembre. C'est Carlo Petrini – l'un des promoteurs de l'initiative avec l'évêque de Rieti, Domenico Pompili, présent lui aussi dans la salle Paul VI – qui a salué le Pape au nom des personnes présentes, en illustrant les lignes-guides du mouvement qui est aujourd'hui engagé sur trois fronts: celui de l'éducation, avec «la diffusion de l'encyclique et l'éducation environnementale»; celui des «bonnes petites pratiques quotidiennes, qui ont une valeur incroyable»; et celui de la dénonciation, alors que «des abus sont perpétrés contre notre mère la terre». Carlo Petrini a également souligné la valeur de la fraternité universelle, en rappelant que «sans affection et sans amour» la fraternité ne devient pas «substance». Nous publions-ci dessous le discours prononcé par le Pape à cette occasion.

Chers frères et sœurs, bonjour!

Je vous souhaite la bienvenue et, en vous saluant, je souhaite rejoindre tous les membres des *Communautés Laudato si'* en Italie et dans le monde. Je remercie M. Carlo Petrini dans ma langue paternelle et non maternelle: «Carlin». Vous avez placé comme moteur de toutes vos initiatives *l'écologie intégrale*, proposée par l'encyclique *Laudato si'*. Intégrale, parce que nous sommes tous des créatures et que tout dans la création est en relation, tout est lié. J'oserais même dire que tout est harmonique. La pandémie l'a également montré: la santé humaine ne peut pas être séparée de celle de l'environnement où il vit. Il est également évident que les changements climatiques ne bouleversent pas seulement l'équilibre de la nature, mais provoquent la pauvreté et la faim, frappent les plus vulnérables et les oblige parfois à quitter leurs terres. Négliger la création et les injustices sociales s'influencent mutuellement: on peut dire qu'il n'y a pas d'écologie sans équité et il n'y a pas d'équité sans écologie.

Vous êtes motivés pour prendre soin des laissés-pour-compte et de la création, ensemble, et vous voulez le faire à l'exemple de saint François d'Assise, avec douceur et application. Je vous en remercie et je renouvelle mon appel à s'engager pour la sauvegarde de notre maison commune. C'est une tâche qui concerne tout le monde, en particulier les responsables des nations et des activités de production. Il faut une réelle volonté d'attaquer à la racine les causes des bouleversements climatiques en cours. Les engagements généraux ne suffisent pas – des mots, des mots... – et on ne peut pas seulement regarder le consentement immédiat de propres électeurs ou de ceux qui financent. Nous devons regarder loin, sinon l'histoire ne pardonnera pas. Il est nécessaire de travailler aujourd'hui pour le lendemain de tous. Les jeunes et les pauvres nous en demanderont compte. C'est notre défi. Je prends une phrase du théologien martyr Dietrich Bonhoeffer: notre défi aujourd'hui n'est pas «comment nous en sortir», comment nous sortir de cette réalité; notre véritable défi est «à quoi ressemblera la vie de la prochaine génération»: il faut y penser!

Chers amis, je voudrais maintenant partager avec vous deux mots-clés de l'écologie intégrale: la *contemplation* et la *compassion*.

Contemplation. Aujourd'hui, la nature qui nous entoure n'est plus admirée, contemplée, mais «dévorée». Nous sommes devenus voraces, dépendants du profit et des résultats immédiats et à tout prix. Le regard sur la réalité est toujours plus rapide, distrait, superficiel, tandis qu'en peu de temps on brûle les nouvelles et les forêts. Malades de la consommation. Voilà notre maladie! Malades de la consommation. Nous sommes à l'affût de la dernière «app», mais nous ne connaissons plus les noms de nos voisins, et encore moins comment distinguer un arbre d'un autre. Et, ce qui est plus grave, avec ce style de vie on perd ses racines, on perd la gratitude pour ce qui existe et pour celui qui nous l'a donné. Pour ne pas oublier, il faut recommencer à contempler; pour ne pas se laisser distraire par mille choses inutiles, il faut retrouver le silence; pour que le cœur ne tombe pas malade, il faut s'arrêter. Ce n'est pas

facile. Par exemple, nous devons nous libérer de la prison du téléphone portable, pour regarder dans les yeux qui nous avons à côté et la création qui nous a été donnée.

Contempler, c'est s'offrir le temps de se taire, de prier, pour que l'harmonie revienne dans l'âme, l'équilibre sain entre la tête, le cœur et les mains; entre pensée, sentiment et action. La contemplation est l'antidote aux choix hâtifs, superficiels et peu concluants. Celui qui contemple apprend à sentir le sol qui le soutient, il comprend qu'il n'est pas seul au monde ni dénué de sens. Il découvre la tendresse du regard de Dieu et comprend qu'il est précieux. Chacun est important aux yeux de Dieu, chacun peut transformer un peu du monde pollué par la voracité humaine en cette bonne réalité souhaitée par le Créateur. Celui qui sait contempler, en effet, ne reste pas les



bras croisés, mais s'engage concrètement. La contemplation le conduit à l'action, à faire.

Voilà donc le deuxième mot: *compassion*. C'est le fruit de la contemplation. Comment comprend-on que quelqu'un est un contemplatif, qu'il a assimilé le regard de Dieu? S'il a de la compassion pour les autres – la compassion ne veut pas dire: «Cela me fait de la peine...», la compassion c'est «souffrir avec» –, s'il va au-delà des excuses et des théories, pour voir chez les autres des frères et sœurs à protéger. Ce que Carlo Petrini a dit à la fin sur la fraternité. Voilà la preuve, parce que le regard de Dieu fait de même, lui qui, malgré tout le mal que nous pensons et faisons, nous voit toujours comme des enfants bien-aimés. Il ne voit pas des individus, mais des enfants, il nous voit comme des frères et des sœurs d'une unique famille, qui habitent la même maison. Nous ne sommes jamais des étrangers à ses yeux. Sa compassion est le contraire de notre indifférence. L'indifférence – je me permets un mot un peu vulgaire – c'est ce *je m'en foutisme* qui entre dans le cœur, dans la mentalité, et finit par un «qu'il se débrouille». La compassion c'est le contraire de l'indifférence.

Cela vaut également pour nous: notre compassion est le meilleur vaccin contre l'épidémie d'indifférence. «Cela ne me concerne pas», «ce n'est pas de mon ressort», «je n'ai rien à voir», «c'est son problème»: voilà les symptômes de l'indifférence. Il y a une belle photographie – je l'ai dit à d'autres occasions –, prise par un photographe romain, elle se trouve à l'aumônerie [apostolique]. Une nuit d'hiver, on voit une dame d'un certain âge sortir d'un restaurant de luxe, avec un manteau de fourrure, un chapeau, des gants, bien couverte contre le froid, après avoir bien mangé – ce qui n'est pas un péché, bien manger! [rires] – et il y a une autre femme à la porte, avec une béquille, mal habillée, on voit qu'elle a froid... une sans-abri, la main tendue... Et la dame qui sort du restaurant détourne le regard. La photo s'appelle «Indifférence». Quand je l'ai vue, j'ai appelé le photographe pour lui dire: «Tu as été habile pour prendre cela de manière spontanée», et j'ai dit de la placer à l'aumônerie. Pour ne pas tomber dans l'esprit d'indifférence. En revanche, ceux qui ont de la compassion passent de «je me fiche de toi» à «tu es important pour moi». Ou du moins «tu touches mon cœur». Mais la compassion ce n'est pas des beaux sentiments, ce n'est pas du piétisme, c'est créer un nouveau lien avec l'autre. C'est le prendre en charge, comme le bon Samaritain qui, *touché de compassion*, prend soin de ce malheureux qu'il ne connaît même pas

(cf. Lc 10, 33-34). Le monde a besoin de cette charité créative et effective, de personnes qui ne restent pas devant un écran à commenter, mais de personnes qui se salissent les mains pour faire disparaître la dégradation et rendre la dignité. Avoir de la compassion c'est un choix: c'est choisir de ne pas avoir d'ennemi pour voir en chacun *mon prochain*. Et c'est un choix.

Cela ne signifie pas devenir mou et cesser de lutter. Au contraire, ceux qui ont de la compassion s'engagent dans une dure lutte quotidienne contre le *rejet* et le *gaspillage*, le rejet des autres et le gaspillage des choses. Cela fait mal de penser au nombre de personnes rejetées sans compassion: des personnes âgées, des enfants, des travailleurs, des porteurs de handicap... Mais le gaspillage des choses est également scandaleux. Selon la FAO, dans les pays industrialisés, on jette plus d'un milliard – plus d'un milliard! – de tonnes de nourriture mangeable! Voilà la réalité. Aidons-nous les uns les autres à lutter contre le rejet et contre le gaspillage, exigeons des choix politiques qui allient progrès et équité, développement et

Préface du Pape à un ouvrage sur la formation des jeunes

Experts de paix attentifs aux signes des temps

«Pour une science de la paix» est le titre de l'ouvrage édité par la Librairie éditrice vaticane (Città del Vaticano, 2020, 124pp, 14 euros) qui s'ouvre par la préface du Pape François. Réalisé par Gilfredo Marengo, vice-recteur et professeur d'anthropologie théologique à l'institut pontifical de théologie Jean-Paul II pour les sciences du mariage et de la famille, ce livre rassemble des réflexions consacrées essentiellement au thème de la formation d'authentiques «artisans de paix». Nous publions ci-dessous la préface du Pape à l'ouvrage.



Le changement d'époque que traverse l'humanité est habité par ce que j'ai appelé à plusieurs reprises «une troisième guerre mondiale par morceaux». Nous savons combien la crainte d'un conflit mondial, capable de détruire l'humanité tout entière, a marqué notre passé récent. Saint Jean XXIII a consacré sa dernière encyclique, adressée à tous les hommes de bonne volonté, au thème de la paix¹. Et comment ne pas rappeler l'appel vibrant de saint Paul VI à l'Assemblée générale des Nations unies: «Jamais plus les uns contre les autres, jamais, plus jamais!» (4 octobre 1965)².

Malheureusement, nous devons constater qu'aujourd'hui, le monde est encore plongé dans un climat de guerre et de violence réciproque: cette réalité douloureuse exige non seulement de maintenir toujours vivant l'appel à la paix, mais

Audience aux communautés Laudato si'

SUIITE DE LA PAGE 4

durabilité pour tous, afin que personne ne soit privé de la terre où il habite, du bon air qu'il respire, de l'eau qu'il a le droit de boire et de la nourriture qu'il a le droit de manger.

Je suis certain que les membres de chacune de vos communautés ne se contenteront pas de vivre en spectateurs, mais seront toujours des protagonistes doux et déterminés à construire l'avenir de tous. Et tout cela fait la fraternité. Travailler comme des frères et en frères. Construire la fraternité universelle. Et le moment est venu, c'est le défi d'aujourd'hui. Je vous souhaite de nourrir la contemplation et la compassion, des ingrédients indispensables de l'écologie intégrale. Je vous remercie encore de votre présence et de votre engagement. Je vous remercie de vos prières. À ceux d'entre vous qui prient, je demande de prier, et à ceux qui ne prient pas, envoyez-moi au moins de bonnes ondes, j'en ai besoin! [rires, applaudissements]

Et maintenant, je voudrais demander à Dieu de bénir chacun de vous, de bénir le cœur de chacun de vous, que vous soyez croyant ou non, quelle que soit votre tradition religieuse. Que Dieu vous bénisse tous. Amen.



nous oblige presque à nous poser des questions décisives.

Pourquoi, dans un monde où la mondialisation a fait tomber tant de frontières, où nous sommes tous – dit-on – interconnectés, la violence continue-t-elle à être pratiquée dans les relations entre les personnes et entre les communautés?

Pourquoi ceux qui sont différents de nous nous effrayent-ils souvent, au point de nous faire adopter une attitude de défense et de suspicion qui se transforme trop souvent en agression hostile?

Pourquoi les gouvernements des États pensent-ils que le fait d'afficher leur force, même à travers des actes de guerre, peut leur donner une plus grande crédibilité aux yeux de leurs citoyens et accroître le consensus dont ils bénéficient?

On ne peut répondre à ces questions et à d'autres de façon générale et hâtive. Un engagement d'étude est nécessaire, et il faut également investir au niveau de la recherche scientifique et de la formation des jeunes générations. Pour ces raisons, j'ai jugé nécessaire d'instituer à l'université pontificale du Latran un Cycle d'études en sciences de la paix, en partant de la conviction que l'Église est appelée à s'engager dans «la solution de problèmes qui concernent la paix, la concorde, l'environnement, la défense de la vie, les droits humains et civils»³.

Dans cet engagement, «un rôle central revient au monde universitaire, lieu symbole de l'humanité intégrale qui nécessite continuellement d'être renouvelé et enrichi, pour qu'il sache produire un courageux renouveau culturel que requiert le moment actuel. Ce défi interpelle aussi l'Église qui, avec à travers son réseau mondial d'universités ecclésiastiques, peut «apporter la contribution décisive du levain, du sel et de la lumière de l'Évangile de Jésus Christ et de la Tradition vivante de l'Église toujours ouverte à de nouveaux scénarios et de nouvelles propositions», comme je l'ai récemment rappelé en réformant le système des études académiques dans les institutions ecclésiastiques⁴. Cela ne signifie certes pas altérer le sens institutionnel et les traditions consolidées de nos réalités académiques, mais plutôt en orienter la fonction dans la perspective d'une Église davantage «en sortie» et missionnaire. En effet, il est possible d'affronter les défis du monde contemporain avec une capacité de réponse adéquate dans les contenus et compatible dans le langage, en s'adressant avant tout aux nouvelles générations»⁵.

Le présent ouvrage offre un premier aperçu de certains centres d'intérêt de cette nouvelle entreprise académique. Celle-ci est nécessairement interdisciplinaire et exprime un dialogue fécond entre philosophie, théologie, droit et histoire. Je suis certain qu'un approfondissement rigoureux de ces pistes de recherche, alimentées aussi par les con-

tributions des sciences humaines, pourra favoriser la croissance d'une «science de la paix» afin de former véritablement de précieux artisans de paix, prêts à se mettre en jeu dans les milieux les plus divers de la vie de nos sociétés.

Je tiens à souligner qu'un bon artisan de paix doit être en mesure de développer un regard sur le monde et sur l'histoire qui ne tombe pas dans un «excès de diagnostic» qui n'est pas toujours accompagné de propositions qui apportent des solutions et qui soient réellement applicables⁶. Il s'agit, en effet, d'aller au-delà d'une approche purement sociologique qui ait la prétention d'englober toute la réalité de façon neutre et aseptique. Celui qui veut devenir expert des sciences de la paix a besoin d'apprendre à être attentif aux signes des temps: le goût de la recherche scientifique et de l'étude doit s'accompagner d'un cœur capable de partager «les joies et les espérances, les tristesses et les angoisses des hommes d'aujourd'hui»⁷, pour savoir réaliser un véritable discernement évangélique.

Nous avons vraiment besoin d'hommes et de femmes, bien préparés, dotés de tous les instruments nécessaires pour lire et interpréter les dynamiques sociales, économiques et politiques de notre temps. S'engager dans ces parcours de formation pourra aider de façon efficace de nombreux jeunes à découvrir que «la vocation laïque consiste avant tout dans la charité en famille, la charité sociale et la charité politique: elle est un engagement concret, à partir de la foi, pour la construction d'une société nouvelle, elle consiste à vivre au milieu du monde et de la société pour évangéliser ses diverses instances, pour faire grandir la paix, la cohabitation, la justice, les droits humains, la miséricorde, et étendre ainsi le Règne de Dieu dans le monde»⁸.

Je suis reconnaissant à M. Marengo, qui a préparé cet ouvrage, ainsi qu'aux intervenants dont les contributions ouvrent la voie au développement de ce domaine de recherche scientifique indispensable, destiné à alimenter des pratiques de paix et de concorde entre les hommes et les peuples.

Franciscus

1. Lettre enc. *Pacem in terris*, 11 avril 1963.

2. Exhort. ap. *Evangelii gaudium*, n. 65.

3. Cf. Const. ap. *Veritatis gaudium*, n. 2.

4. Lettre au cardinal De Donatis à l'occasion de l'institution d'un cycle d'études en «Sciences de la paix», 12 novembre 2018.

5. Exhort. ap. *Evangelii gaudium*, n. 50.

6. Conc. œcum. Vat. II, Const. *Gaudium et spes*, n. 1.

7. Exhort. ap. post-syn. *Christus vivit*, n. 168.

La Messe présidée le jeudi 17 septembre par l'archevêque de Milan au sanctuaire de Caravaggio à l'occasion de la journée des prêtres âgés et malades de Lombardie

L'espérance «que cette période» de pandémie de covid-19 «nous aide à guérir du virus de l'autosuffisance» a été exprimée par le Pape François dans un message aux participants à la journée des prêtres âgés et malades de Lombardie (Italie), réunis au sanctuaire marial de Caravaggio, le jeudi 17 septembre. Nous publions ci-dessous le texte du message.



Chers frères prêtres,

Je me réjouis que cette année également, malgré les limitations nécessaires pour combattre la pandémie, vous vous soyez retrouvés avec vos évêques au Sanctuaire de la Vierge de Caravaggio.

Un texte universel adressé au cœur de chaque personne

Une encyclique pour être tous des frères et sœurs

ANDREA TORNIELLI

«**F**ratelli tutti» est le titre que le Pape a choisi pour sa nouvelle encyclique consacrée, comme on peut le lire dans le sous-titre, à la «fraternité» et à «l'amitié sociale». Le titre original en italien restera tel quel, sans traduction, quelle que soit la langue dans laquelle le document sera diffusé. Comme on le sait, les premiers mots de la nouvelle «lettre circulaire» (sens du mot «encyclique») sont inspirés du grand saint d'Assise dont le Pape François a choisi le nom.

En attendant de connaître le contenu de ce message, que le Successeur de Pierre entend adresser à l'humanité entière et qu'il signera le 3 octobre prochain sur la tombe du saint, nous avons assisté ces derniers jours à des discussions au ton inquiet sur les seules données disponibles, à savoir le titre et sa signification. Comme il s'agit d'une citation de saint François (que l'on trouve dans les *Admonitions*, 6, 1: FF 155), le Pape ne l'a évidemment pas modifiée. Mais il serait absurde de penser que le titre, dans sa formulation, contient une quelconque intention d'exclure de ses destinataires plus de la moitié des êtres humains, à savoir les femmes.

Au contraire, François a choisi les paroles du saint d'Assise pour inaugurer une réflexion à laquelle il tient beaucoup, sur la fraternité et l'amitié sociale et qu'il entend donc adresser à toutes les sœurs et tous les frères, à tous les hommes et femmes de bonne volonté qui peuplent la terre. A tous, de manière inclusive et jamais exclusive. Nous vivons à une époque marquée par la guerre, la pauvreté, les migrations, le changement climatique, la crise économique, les pandémies: se reconnaître frères et sœurs, reconnaître dans celui que l'on ren-

contre, un frère et une sœur; et pour les chrétiens, reconnaître dans celui qui souffre le visage de Jésus, est une façon de réaffirmer la dignité irréductible de tout être humain créé à l'image de Dieu. Et c'est aussi une façon de nous rappeler que nous ne pourrions jamais sortir seuls des épreuves actuelles, l'un contre l'autre, le Nord contre le Sud, les riches contre les pauvres, ou en étant séparés par quelque autre différence excluant.

Le 27 mars dernier, au plus fort de la pandémie, l'Evêque de Rome a prié pour le salut de tous sur une place Saint-Pierre vide, sous une pluie battante, accompagné seulement du regard triste du Crucifix de Saint-Marcel et du regard aimant de la Vierge Marie, Salut du Peuple romain. «A la faveur de la tempête, le maquillage des stéréotypes avec lequel nous cachions nos "ego" toujours préoccupés de leur image est tombé; et reste manifeste, encore une fois, cette appartenance commune (bénie), à laquelle nous ne pouvons pas nous soustraire: le fait d'être frères», avait alors déclaré François. Le thème central de la lettre papale est cette «appartenance commune bénie» qui fait de nous des frères et des sœurs.

La fraternité et l'amitié sociale, thèmes indiqués dans le sous-titre de l'encyclique, indiquent ce qui unit les hommes et les femmes, une affection qui s'établit entre des personnes qui ne sont pas parentes par le sang et qui s'exprime par des actes de bienveillance, avec des formes d'aide et des actions généreuses en cas de besoin. Une affection désintéressée envers les autres êtres humains, indépendamment de toute différence et de toute appartenance. C'est pourquoi il n'y a pas de malentendus possibles ou de lectures partielles du message universel et inclusif des mots «Fratelli tutti».



Message aux participants à la journée des prêtres âgés et malades de Lombardie

Guérir du virus de l'autosuffisance

Je remercie la conférence épiscopale lombarde, qui depuis six ans organise cette journée de prière et de fraternité avec le clergé âgé et malade. Cette attention des pasteurs pour la partie physiquement la plus fragile de leur presbyterium est belle. En réalité, vous êtes des prêtres qui, dans la prière, dans l'écoute, dans l'offrande des souffrances, accomplissez un ministère qui n'est pas de deuxième rang dans vos Eglises.

Je remercie l'UNITALSI et ceux qui se prodiguent pour la bonne réussite de cette rencontre. Avec leur engagement concret et avec l'esprit qui les anime, les bénévoles expriment la gratitude de tout le peuple de Dieu envers ses ministres.

Et c'est surtout à vous, chers confrères qui vivez le temps de la vieillesse ou l'heure amère de la maladie, que je ressens le besoin de dire merci. Merci pour le témoignage d'amour fidèle à Dieu et à l'Eglise. Merci pour l'annonce silencieuse de l'Evangile de la vie. Merci parce que vous êtes la mémoire vivante où puiser pour construire le lendemain de l'Eglise.

Ces mois derniers, nous avons tous fait l'expérience des restrictions. Les journées, passées dans un espace limité, semblaient interminables et toujours pareilles. Nous avons ressenti le manque de nos proches et de nos amis; la peur de la contagion nous a rappelé notre précarité. Au fond, nous avons connu ce que certains d'entre vous, comme également beaucoup d'autres personnes âgées, vivez quotidiennement. J'espère beaucoup que cette période nous aidera à comprendre que, bien davantage qu'occuper des espaces, il est nécessaire de ne pas gâcher le temps qui nous est donné; que cela nous aide à goûter la beauté de la rencontre avec l'autre, à guérir du virus de l'autosuffisance. N'oublions pas cette leçon!

Pendant la période la plus dure, pleine «d'un silence assourdissant et d'un vide désolant» (*Moment de prière*, 27 mars 2020), beaucoup de personnes, presque spontanément, ont levé leur regard vers le Ciel. Avec la grâce de Dieu, cela peut être une expérience de purification. Pour notre vie sacerdotale également, la fragilité peut être «comme le feu du fondeur et comme la lessive des blanchisseurs» (Mt 3, 2) qui, en s'élevant vers Dieu, nous affine et nous sanctifie. N'ayons pas peur de la souffrance: le Seigneur porte la croix avec nous!

Chers frères, je confie chacun de vous à la Vierge Marie. A Elle, Mère des prêtres, je rappelle dans la prière les nombreux prêtres décédés à cause de ce virus et ceux qui sont en train d'affronter un parcours de réhabilitation.

Je vous envoie de tout cœur ma bénédiction. Et vous, s'il vous plaît, n'oubliez pas de prier pour moi.

Rome, Saint-Jean-de-Latran, le 13 août 2020

Franciscus

Entretien avec le cardinal Zenari, nonce apostolique à Damas

En Syrie l'espérance est en train de mourir

MASSIMILIANO MENICETTI

Plus de 500.000 morts et près de 12 millions de déplacés, internes et externes: c'est le bilan, qui s'alourdit constamment, du conflit en Syrie, qui dure depuis dix ans et auquel s'ajoutent maintenant le cauchemar du coronavirus et le fléau de l'extrême pauvreté et de la faim. Le 15 mars 2011, en plein milieu des soulèvements du Printemps arabe, les manifestations contre le gouvernement central ont commencé, et un an après la guerre civile a éclaté dans tout le pays. Les rebelles majoritairement sunnites se sont opposés au président alaouite toujours en fonction, Bachar el-Assad. La révolte s'est étendue en très peu de temps et elle est devenue un conflit complexe dans lequel s'imbriquent des milices locales, des franges d'Al-Qaïda et de Daech, des mercenaires, des groupes terroristes autonomes...

Ce conflit a vu également naître des interventions militaires directes ou indirectes de nombreux autres pays, le transformant en guerre par procuration. Le Pape François, secouru par les conflits dans le monde et, en particulier, par la violence en Syrie, a parlé à plusieurs reprises de «Troisième guerre mondiale par morceaux». Année après année, la Syrie, avec les armes chimiques, les bombes à fragmentation, les mines, les enlèvements et les fosses communes, devient un trou noir qui dévore, sans interruption, les tentatives de paix et les accords de stabilité. Le Norvégien Geir Pedersen, l'actuel envoyé spécial des Nations unies pour la crise syrienne, poursuit inlassablement son travail sur les traces de ses prédécesseurs (Kofi Annan, Lakhdar Brahimi et Staffan de Mistura) en jetant des ponts et en menant des négociations entre les factions et le gouvernement. Plusieurs forces politiques de Syrie travaillent sur une nouvelle Constitution qui, selon beaucoup, pourrait accroître la confiance entre les parties, mais presque chaque nuit, les missiles et les bombes continuent de déchirer la terre réduite à un «tas de décombres», comme le rappelle le cardinal Mario Zenari, nonce apostolique à Damas. Le cardinal, qui a dans ses yeux les visages et les images d'une «longue série d'atrocités», ne perd pas l'espoir et le courage du témoignage.

Eminence, que signifie parler d'espérance dans un pays comme la Syrie?

Ce qui, malheureusement, meurt en Syrie, dans le cœur de différentes personnes, c'est l'espérance: beaucoup de gens, après 10 ans de guerre, ne voyant plus de reprise économique, de reconstruction, perdent l'espérance, et cela fait très mal: perdre l'espérance, c'est vraiment perdre quelque chose de fondamental et d'essentiel pour la vie. Nous devons donc essayer de restaurer la confiance, de redonner de l'espérance à ces pauvres gens.

Cette année, dans son discours au corps diplomatique, le Pape a parlé d'une chape de silence qui s'étend sur la Syrie... [«Je me réfère surtout à la chape de silence qui risque de recouvrir la guerre qui a dévasté la Syrie au cours de cette décennie»].

Malheureusement, cela devient réalité. C'était un peu prévisible: comme tous les conflits qui durent longtemps, à un certain moment ils sont oubliés, les gens n'ont plus d'intérêt à entendre cette nouvelle. Nous sommes donc à un point très, très critique. De plus, la situation au Moyen-Orient s'est compliquée et on parle de moins en moins de la Syrie à un moment où elle souffre vraiment beaucoup. Un écrivain, un journaliste syrien, a écrit il y a quelques mois: «De nombreux Syriens sont morts avec différents types d'armes, des bombes à fragmentation aux barils explosifs, en passant par les missiles lancés partout, jusqu'à finir par mourir à cause des armes chimiques. Mais – dit-il – la chose la plus difficile à accepter est de mourir sans que personne n'en parle».

C'est une guerre moins violente en ce moment, mais il y a beaucoup d'autres drames...

Heureusement, depuis environ un an et demi, ces bombes ont cessé dans une grande partie de la Syrie, sauf encore dans le nord-ouest, où une trêve a été conclue depuis début mars, trêve parfois encore fragile. Cependant, s'il y avait ces bombes avant, il y a maintenant ce que j'appelle la bombe de la pauvreté: selon les chiffres des Nations unies, cette bombe touche plus de 80% des gens, et c'est très grave. Nous pouvons voir les effets de la faim, de la malnutrition des enfants, surtout, et d'autres maladies...

Que faudrait-il faire, au niveau international?

Il est nécessaire de relancer la Syrie, et pour relancer la Syrie avec la reconstruction et la relance économique, on parle d'environ 400 milliards de dollars. Et ceux qui peuvent offrir cette aide posent des conditions: ils veulent aussi voir une certaine direction pour les réformes, pour les réformes démocratiques, et cela n'est pas encore évident. Je dois également mentionner le travail inlassable de l'envoyé spécial des Nations unies, Geir Pedersen, qui tente par tous les moyens de relancer le dialogue; mais malheureusement, nous sommes encore très, très loin d'une reprise du dialogue, d'une reprise de la reconstruction de la Syrie et d'une reprise économique.

Dix ans de conflit – vous l'avez rappelé – le covid-19, la pauvreté et la faim: un pays – vous l'avez dit à plusieurs reprises – réduit en ruines. À votre avis, ce qui empêche de construire une stabilité est-il également dû aux nombreux intérêts particuliers?

Malheureusement oui. Je ne sais plus à quoi comparer cette situation de la Syrie. Il m'est venu à l'esprit cette célèbre poésie de Giovanni Pascoli, qui parle du chêne tombé – naturellement avec les distinctions qui s'imposent – quand il dit: tous vont couper le bois de ce chêne et le soir, chacun rentre chez soi en emportant son fagot de bois coupé de ce chêne. Ici, ce n'est pas un mystère, mais il y a ceux qui emportent le pétrole, ceux qui emportent le gaz, ceux qui profitent de la guerre pour s'enrichir, ceux qui aspirent à emporter des morceaux de terre... Cela fait vraiment de la peine de voir que de nombreuses personnes veulent «couper le bois de ce chêne» et l'emporter...

Comment débloquer cette situation?

Je dirais que nous avons besoin de bonne volonté de la part de toutes les factions, nous devons faire preuve de bonne volonté, avec la médiation de la communauté internationale, et nous devons débloquer cette situation, en commençant surtout par l'aspect humanitaire, et en se penchant sur la situation grave des détenus, des disparus. Malheureusement, sur cette grave urgence, ce que nous constatons, c'est qu'il y a des échanges de prisonniers, de personnes qui ont été kidnappées, mais cela se passe à dose homéopathique. Nous avons besoin de bonne volonté. Les Nations unies estiment qu'il y a environ 100.000 personnes disparues dont on ne sait rien et, parmi elles, je dois également mentionner deux évêques, les métropolitains orthodoxes d'Alep, et trois prêtres, dont un Italien, le père Paolo [Dall'Oglio], dont on ne sait rien depuis sept ans. Il faut repartir de ces personnes disparues, arrêtées, détenues...

Les dons sont-ils suffisants?

Je remercie sincèrement toutes les personnes qui nous aident, qui aident aussi les projets humanitaires, les projets menés par les Églises. Je vois dans ces 10.000, 100.000 euros surtout le

cœur et la bonté de ces gens: vraiment, cela m'émue. Mais l'ampleur des besoins est si grande et si grave que, malheureusement, notre aide est comparable à un robinet d'eau, alors qu'il faudrait des canaux, de grands canaux qui apportent de l'eau parce que la destruction est énorme et que la récupération et la reconstruction sont énormes; et ici, on a besoin de la communauté internationale pour offrir ces canaux. Il faut également reconnaître le travail de nombreuses ONG, en plus des Églises, et aussi des Nations unies, qui doivent prendre en charge environ 11 millions de personnes qui ont besoin d'une aide humanitaire. Dans toute cette aide, je vois toujours le bon samaritain qui essaie d'aider. Je le répète, il faut de grands canaux d'eau, d'aide, venant de la communauté internationale, en particulier de certains pays. Je ne me lasse pas d'en appeler aux bonnes volontés, je rencontre des représentants, des ambassadeurs de différents gouvernements, et je sou-



ligne que cette situation doit être débloquée. Par exemple, la guerre a conduit à la destruction d'environ la moitié des hôpitaux, et c'est une chose très grave, maintenant que le coronavirus se présente, de voir ces installations sanitaires dévastées! La guerre a entraîné la destruction d'une école sur trois et environ deux millions et demi d'enfants en âge d'être scolarisés ne vont pas à l'école. Des usines, des quartiers entiers ont été détruits par la guerre... Et je ne me lasse pas de le signaler aux États qui peuvent et doivent aider. Je dois également mentionner les sanctions internationales imposées à la Syrie: elles ont des effets assez négatifs...

En plus de tout cela, la Syrie a également souffert de la crise au Liban...

La crise libanaise a durement frappé la Syrie, la crise des banques libanaises par où passe l'aide humanitaire: les projets humanitaires, même ceux des Églises, passaient généralement par le Liban. A cela s'ajoute depuis quelques mois la fermeture des frontières entre ces pays, entre le Liban et la Syrie, entre la Jordanie et la Syrie, et tout cela a pesé. Et aussi tout ce qui s'est passé ces dernières semaines: le Moyen-Orient est une terre de feu, des feux venant de la mer – nous avons vu ce qui s'est passé, les explosions dans le port de Beyrouth – des feux venant du ciel, des raids aériens, des bombes, des missiles... le Moyen-Orient est vraiment une terre de feu, et nous devons éteindre ces feux le plus rapidement possible.

Dans ce contexte, l'Église est en première ligne, avec de nombreuses personnes de bonne volonté, pour aider les pauvres, pour construire des hôpitaux, pour essayer de fournir de la nourriture sans aucune

Intervention du cardinal Parolin à la conférence pour les 45 ans des accords d'Helsinki

Le cardinal Silvestrini et l'Ostpolitik du Vatican

«A 45 ans des accords d'Helsinki, le cardinal Silvestrini et l'Ostpolitik du Vatican» était le thème de la conférence organisée, dans la matinée du 14 septembre, par l'ambassade d'Italie près le Saint-Siège pour rappeler – à l'occasion du premier anniversaire de sa disparition – l'un des grands protagonistes de l'action diplomatique du Siège apostolique. Au Palais Borromeo, à Rome, en présence du président du Conseil italien Giuseppe Conte, le cardinal-secrétaire d'Etat Pietro Parolin a prononcé l'intervention suivante :

Monsieur le président du Conseil des ministres, Monsieur l'ambassadeur, Eminents membres du corps diplomatique, illustres rapporteurs, Mesdames et Messieurs,

Je suis heureux de prendre part à cette conférence, intitulée: «A 45 ans des accords d'Helsinki, le cardinal Silvestrini et l'Ostpolitik du Vatican» qui, à un an de la mort du cardinal Achille Silvestrini, entend être un hommage particulier à sa figure et à son engagement, à la lumière d'un autre important anniversaire de l'histoire européenne récente: le 45^e anniversaire de l'Acte final d'Helsinki, dont celui qui était alors Mgr Silvestrini fut un protagoniste actif.

De nombreuses paroles devraient être prononcées, tout d'abord sur la personne du cardinal Silvestrini, également pour mieux comprendre le poids que sa sensibilité humaine et chrétienne eut sur les événements qui précédèrent et suivirent la conférence d'Helsinki en 1975.

Comme c'est souvent le cas, la meilleure introduction au rôle éminent joué par l'un des protagonistes des événements de son temps peut-être tirée de ses paroles mêmes. De l'analyse de ce qu'il nous a laissé, nous saisissons avec précision les passages historiques qui conduisirent l'Eglise à s'inscrire de manière nouvelle sur la scène internationale par rapport à l'époque du «grand écrasement» dans les pays à régime marxiste et staliniste. Il rappelle que les premiers pas de l'Ostpolitik – un terme né avec le changement de la politique de l'Allemagne fédérale du chancelier Willy Brandt à l'égard des pays de l'Est – sont antérieurs et se fondent sur plusieurs gestes rendus possibles par l'atténuation des persécutions dans les pays communistes: l'envoi des délégués de l'Eglise orthodoxe russe pour assister au concile œcuménique Vatican II, l'audience pontificale aux époux Ajubei, les premières visites de Mgr Casaroli en Hongrie et en Tchécoslovaquie en mai 1963. Il s'agissait d'ouvertures entreprises par la clairvoyance de Jean XXIII qui, selon les paroles d'Agostino Casaroli, «sembla faire fondre une profonde barrière de glace».

Le cardinal Silvestrini fut un interprète sage et efficace des motivations et des lignes de l'Ostpolitik vaticane, dont les bases avaient été jetées par saint Paul VI dans l'encyclique *Ecclesiam suam* de 1967, lorsqu'il affirma: «Nous ne désespérons pas de les voir un jour ouvrir avec l'Eglise un autre dialogue positif, différent de l'actuel obligatoire-

ment limité à déplorer et à nous plaindre». «Telle est – ajoute le cardinal Silvestrini – la clé de l'Ostpolitik de Paul VI. Ce fut cette *Spes contra spem* qui détermina son action à ne pas désister des tentatives possibles, même si elles avaient un succès limité et même si celles-ci n'étaient pas fructueuses».

Dans ce contexte, la conférence d'Helsinki «a représenté une expérience unique dans sa valeur. C'était la première fois, après le congrès de Vienne de 1815, que le Saint-Siège participait comme *full member* [membre de plein droit] à un congrès d'Etats». Et surtout, «la présence du Saint-Siège à Helsinki a représenté un signe concret de la conception de la paix entre les nations comme valeur morale, avant même que comme question politique, et une occasion pour revendiquer la liberté religieuse comme l'une des libertés fondamentales de chaque personne et comme valeur de corrélation dans les relations entre les peuples».

Pour mieux comprendre cet aspect central des choix du Saint-Siège, il est bon de rappeler que plusieurs fois, aussi bien Agostino Casaroli qu'Achille Silvestrini ont ressenti les difficultés et les incompréhensions, apparues dans l'Eglise catholique (et dans d'autres communautés religieuses), à propos de l'Ostpolitik, car certains la considéraient presque comme une illusion, comme une politique non clairvoyante face à un géant politique et militaire qui ne comprenait que le langage de la force. Le cardinal Silvestrini repoussa avec fermeté cette interprétation et offrit comme témoignage du choix de fond en faveur de l'adhésion et de la participation à la conférence d'Helsinki l'opinion de Paul VI, pour qui «on s'appuyait sur le fait que sur le plan des principes le Saint-Siège "est compétent à un titre particulier", et qu'il était donc bon d'obliger les adversaires à reconnaître des droits, même si ceux-ci, comme dans le cas du bloc soviétique, étaient ensuite niés dans l'acte pratique, car – ce sont toujours les paroles de Paul VI – quand le droit est reconnu, même si ensuite il n'est pas observé, il a de la force en lui-même». Une pensée clairement prophétique.

La situation qui apparaît jusqu'au début des années 60 est, en effet, celle de la dévastation, de la persécution, de la tentative d'annihilation de la présence religieuse et des Eglises, avec des mesures qui semblent naître d'une unique volonté destructrice. «Après les arrestations, les condamnations, la prison, ou l'assignation à résidence de la majorité des évêques catholiques dans les années qui suivirent 1945 et en premier lieu de Mgr Stepinac, du cardinal Mindszenty, de Mgr Beran, de Mgr Wyszyński et la rupture des relations diplomatiques avec le Saint-Siège dans les pays communistes de l'Europe de l'Est, une lourde chappe de plomb était descendue».

C'est sur cet arrière-plan, avec l'expérience de la terrible glaciation stalinienne qui pesa longtemps sur le communisme, que commence ce «martyre de la patience» qui a conduit l'Eglise à saisir chaque possibilité d'ouverture même la plus petite, conduisant Agostino Casaroli et Achille

Silvestrini à ce pèlerinage douloureux dans plusieurs pays de l'Europe de l'Est comme la Hongrie, la Tchécoslovaquie, la Pologne, et qui a débouché sur l'acceptation de la perspective d'une conférence qui devait se tenir à Helsinki, dans le cadre d'un pays neutre.

Dès le début, le Saint-Père a manifesté son engagement en faveur de la proposition d'une conférence européenne avancée par les Etats du pacte de Varsovie, en allant «de l'avant avec bonne volonté et confiance, mais sans hâte». On sait que ce «fut Achille Silvestrini, à Helsinki et à Genève, qui, avec une grande ténacité, habileté, courage et constance, [conduisit] les négociations compliquées avec les délégations des Etats du Pacte de Varsovie, à prédominance soviétique, et les mena à bon terme». Dans cette façon d'avancer «lente», mais courageuse et raisonnée, les gestes significatifs ne manquèrent pas aux yeux d'aujourd'hui ils furent éclatants, parmi lesquels l'adhésion, demandée par l'Union soviétique, du Saint-Siège au Traité de non prolifération des armes nucléaires. C'est précisément Achille Silvestrini qui fut le chef de la délégation du Saint-Siège à la conférence de l'Onu sur l'usage de l'énergie atomique en 1971 et à la conférence sur le traité de non-prolifération des armes atomiques en 1975. Ce rôle de protagoniste le conduisit donc à être présent à toutes les rencontres officielles, informelles, consultatives et aux innombrables réunions de la Conférence d'Helsinki.

L'issue de tous les efforts de négociation des participants à la conférence, fut la signature de l'Acte final d'Helsinki, qui contenait la *Déclaration sur les principes qui guident les relations entre les Etats participants*.

Je voudrais ici citer brièvement le VII^e principe, dont la formulation a demandé presque un an de discussions. Celui-ci affirme le «respect des droits de l'homme et des libertés fondamentales, y compris la liberté de pensée, de conscience, de religion ou de credo». A son tour, le paragraphe III de ce principe prévoit que «les Etats participants reconnaissent et respectent la liberté de l'individu de professer et de pratiquer, seul ou en commun avec d'autres, une religion ou un credo selon les préceptes de sa conscience». Et le paragraphe V affirme également que «les Etats participants reconnaissent la signification universelle des droits de l'homme et des libertés fondamentales, dont le respect est un facteur essentiel pour la paix, la justice et le bien-être nécessaires à assurer le développement de relations amicales et la coopération entre eux, comme entre tous les Etats».

Des énonciations d'Helsinki naît une sorte de cadre qui copie les droits universels qui, entre temps, avaient été codifiés dans les chartes internationales acceptées par un nombre d'Etats toujours plus grands. La souscription de ces principes par les Etats qui avaient une législation contraire à la reconnaissance des droits humains, représenta réellement un tournant tel qu'il eut pour effet que, à partir de ce moment, le chemin vers

SUIVA LA PAGE 9



Offrir un peu d'avenir et d'espérance

Des religieuses scalabrinienne en mission à Lesbos pour aider les réfugiés

Le centre d'accueil de migrants et de réfugiés de Moria, sur l'île de Lesbos qui a été détruit par un incendie mercredi 9 septembre, connu aussi sous le nom de «camp de la honte», est tristement célèbre pour les conditions dans lesquels vivent des milliers de personnes aujourd'hui et une fois de plus déplacées.

Toutefois, «au milieu de tant de ports fermés, à Lesbos, on rencontre des cœurs ouverts, venant de toutes les régions de la planète, de toutes les confessions, mais avec un unique dénominateur commun: l'espérance de vivre dans un monde meilleur». C'est ce qu'affirme la religieuse scalabrinienne Milva Caro, supérieure de la province

Saint-Joseph-Europe, en commentant le récent départ d'un groupe de trois religieuses vers l'île grecque – où vivent actuellement 15.000 réfugiés et personnes déplacées – une mission organisée en collaboration avec la Communauté de Sant'Egidio. Malgré les restrictions imposées de et vers la Grèce en raison du covid-19, les missionnaires sont «conscientes de la nécessité d'être aux côtés des réfugiés en cette période difficile», ajoute sœur Milva. «Lesbos est l'un des lieux du monde chers au cœur du Pape François – explique la religieuse – parce que c'est un couloir humanitaire qui vise à l'intégration des réfugiés».

A la fin du mois de juillet, un premier groupe était parti pour accomplir un service d'assistance aux réfugiés qui arrivaient à Lesbos. L'équipe de service était composée de deux religieuses et de deux jeunes en formation. «Nous provenons d'histoires et de lieux divers du monde, et être ici est pour nous une sorte d'orgueil – commentent-elles dans le premier chapitre de leur journal en ligne – pour qui n'a pas encore émis ses vœux, et il est beau de commencer d'ici, dans un lieu où le soleil brûle, dans une région du monde connue jusqu'à il y a peu pour ses plages et pour sa destination touristique de «pays riches», qui pour nous revêt un aspect complètement différents».

A Lesbos, écrivent-elles, «après un voyage qui a le goût des défis de la vie, les réfugiés vivent dans des tentes ou des cabanes plus ou moins improvisées, des lieux qui deviennent incandescents avec cette chaleur. Visiter leurs abris de fortune ne nous démoralise pas toutefois, parce qu'ils ont un trésor à montrer: leur sourire. Celui des adultes, mais surtout des plus petits». Les réfugiés de Lesbos sourient «parce qu'ils ont l'espérance, parce qu'en Europe, ils se sentent plus en sécurité, parce qu'ils peuvent toucher du doigt que nous sommes ici pour les aider, pour chercher à tendre la main dans l'espoir que leur avenir soit plus colorés».

Dès son arrivée, le premier groupe de missionnaires s'est immédiatement mis au travail pour tenter de comprendre comment aider. «La terre aride et ocre de l'île entre jusque dans la peau – témoignent-elles – et le masque fait encore plus sentir la chaleur de l'été de la Méditerranée. Le soleil brûle et il a fallu créer un espace, à l'ombre, où installer une cantine. Nous l'avons aménagée à l'intérieur d'un vieux moulin à huile. Un espace qui, tout en respectant les mesures de limitation du covid-19, arrive à contenir environ 300 places assises. Venir à Lesbos dans le camp de Moria «a été une Eucharistie célébrée avec les gens qui arrivaient, pouvaient circuler, se laver, prendre soin d'eux», se rappelle sœur Leticia Gutiérrez Valderama, mexicaine qui travaille en Espagne, dans un entretien à la radio «Copes». «Mais les autorités ne donnent pas toujours la permission de se déplacer – raconte-t-elle – et nous devons leur apporter nous-mêmes les repas dans le camp et les distribuer, dans ce lieu où nous pouvons rencontrer le Dieu vivant enfermé parce que les personnes restent confinées dans les limites de la géographie du camp et ne sont pas accueillies favorablement par les habitants». La première impression de la religieuse à son arrivée à Lesbos «a été celle d'un sentiment d'impuissance uni à l'espérance pour toutes les personnes – enfants, familles – enfermées sous une température de 38°C dans des conditions déplorables et inhumaines, avec très peu d'eau et d'électricité pour faire à manger». Mais ce lieu, précise sœur Laeticia, «est un tabernacle où rencontrer le Dieu vivant, et pour moi scalabrinienne, également un lieu où Dieu m'invite pour m'interroger et m'engager. Ici, le Dieu vivant appelle, invoque, pour faire en sorte que cette réalité d'indignation puisse devenir un lieu de résurrection».

Concrètement, outre la préparation des repas quotidiens pour les réfugiés (environ 150 par jour), les missionnaires s'occupent de l'enseignement de l'anglais, du service d'assistance aux enfants et de la collaboration avec la communauté catholique francophone. «Accueillir est un concept universel – conclut sœur Milva – dans toutes les régions du monde, même au temps du covid-19, tendre la main pour aider signifie être humains, offrir un peu d'avenir et d'espérance. Nous allons sur la pointe des pieds pour demander la permission de faire un peu de bien, comme le disait le bienheureux Scalabrini, notre fondateur et père des migrants, en suivant l'exemple de Jésus Christ et en voulant être également les bras et les oreilles du Pape François à Lesbos».



Le cardinal Silvestrini et l'Ostpolitik du Vatican

SUITE DE LA PAGE 8

l'application de la liberté religieuse et des droits fondamentaux put avancer plus rapidement et se réaliser progressivement jusqu'à la chute du communisme en 1989.

Les résultats de la Conférence d'Helsinki doivent également être mis en relation avec les initiatives qui furent réalisées pendant la même période. Je voudrais mentionner en particulier l'intense activité d'information et d'encouragement que le Saint-Siège promut, pendant la préparation et au cours du déroulement de la conférence, à l'égard des autres confessions chrétiennes, développant ainsi de fait un œcuménisme qui avait déjà des bases solides dans le Concile œcuménique Vatican II et dans le pontificat de saint Paul VI. A travers les propositions de Mgr Silvestrini, le Saint-Siège inscrivit également parmi les objectifs de la conférence celui d'encourager une plus grande diffusion de l'échange d'informations entre les religions et la multiplication des contacts et des rencontres entre les personnes de confessions différentes.

C'est de là que dérive le fait que, dans le cadre de la conférence, le Saint-Siège se sentit comme le «médiateur direct et le porte-parole à Helsinki des requêtes en matière de conscience religieuse» et entendit donc son initiative comme une offre de participation pour les Eglises protestantes ou de différentes dénominations.

Enfin, parmi les conséquences liées à l'approbation de l'Acte final d'Helsinki, il ne faut pas oublier le rôle que jouèrent les Eglises et les communautés ecclésiales, avec d'autres mouvements culturels et politiques, en Europe de l'Est. Le cardinal Silvestrini lui-même eut l'occasion de remarquer que Jean-Paul II «connaissait la déclaration d'Helsinki et l'utilisait pour demander la liberté religieuse. L'Acte final – poursuivait le cardinal Silvestrini – portait la signature de l'Union soviétique et Jean-Paul II en faisait

un instrument de revendication. Du reste, également la Charte des 77 en Tchécoslovaquie demandait la liberté sur la base de l'Acte final d'Helsinki».

Pour le cardinal Silvestrini, la nouvelle approche de Jean-Paul II à l'égard des pays de l'Est européen signale son «défi global: Jean-Paul II (...) lance un défi à ces gouvernements de l'Est car – écrit-il dans *Redemptor hominis* – ceux-ci ne sont légitimes que s'ils respectent la liberté et la dignité de la personne. C'est de cette manière que le Pape donna son élan à Solidarność et enflamma la fierté de la nation, qui, comme le disait le cardinal Wyszyński, ayant eu sa liberté et sa souveraineté confisquées, revendiquait la restitution de sa dignité historique et chrétienne».

En conclusion de ce bref résumé, il apparaît de manière évidente que la Conférence d'Helsinki a été, de son préambule à ses conséquences à long terme, l'un de ces moments de l'histoire où – pour reprendre une expression chère au Pape François – les protagonistes se soucièrent d'avant de lancer des processus que d'occuper des espaces. Son efficacité, directe et indirecte, se poursuivit au niveau politique et juridique pendant toutes les années suivantes. Celle-ci constitua historiquement, entre les années 60 et 70, un facteur central pour le passage d'une détente timide, presque craintive, dans les relations internationales à un engagement courageux vers la paix et la consolidation des droits humains universels dans tous les Etats européens. Elle montra ainsi dans les faits que le dialogue, quand il est sincère et animé par la bonne volonté, constitue réellement «l'arme» la plus puissante pour édifier une paix qui ne soit pas une simple absence de conflits, mais surtout l'affirmation de la dignité transcendante de chaque être humain.

Nous sommes reconnaissants au cardinal Silvestrini de la contribution qu'il a offerte à cette conférence. Merci.



Repenser à des méthodologies alternatives à partir du continent

L'urgence éducative en Afrique au temps du covid-19

GIULIO ALBANESE

Le covid-19 a mis à genoux le système scolaire africain, un peu à tous les niveaux: de l'école primaire à l'université. A cause de la fermeture des activités didactiques imposée par l'application des mesures gouvernementales de lutte contre la diffusion du coronavirus, selon les prévisions de l'organisation non-gouvernementale *Save the Children*, on estime que 262,5 millions d'enfants des écoles maternelles et secondaires – c'est-à-dire environ 21,5 pour cent de la population totale africaine – ne sont actuellement pas en mesure de fréquenter l'école et un grand nombre d'étudiants risquent de ne plus pouvoir y retourner, en particulier les jeunes filles.

Toujours selon la même source, 9 des 12 pays dans lesquels le risque d'augmentation d'abandon scolaire est extrêmement élevé, sont africains: Niger, Mali, Tchad, Libéria, Guinée, Mauritanie, Nigéria, Sénégal et Côte d'Ivoire. La crise économique provoquée tant par la spéculation financière que par la chute des échanges commerciaux, le manque de liquidités dans le secteur public et privé, uni à l'absence d'un welfare qui protège les couches les moins aisées, sont parmi les principales causes de l'impasse dans laquelle se trouve le continent. Il faut souligner que, après les premières tentatives de réouverture des écoles au cours des dernières semaines, de nombreux gouvernements africains ont été contraints soit à renvoyer les leçons à une date indéterminée, comme dans le cas du Sénégal, soit à programmer le retour sur les bancs scolaires à partir de janvier de l'an prochain, comme l'a décidé le gouvernement du Kenya.

D'un point de vue sanitaire, il est bon de rappeler qu'en Afrique, la pandémie se poursuit, en général, à des rythmes modérés. Bien qu'elle ait dépassé le seuil d'un million de contagions, guère plus de 25.000 décès ont été enregistrés. A la mi-août, environ 9 millions de tests avaient été effectués (dont un tiers pour l'Afrique du Sud à elle seule) pour une population totale au niveau continental de plus de 1,3 milliards d'habitants. Un nombre de tests considérés quoi qu'il en soit comme insuffisant pour fournir une réponse adéquate à la diffusion du coronavirus selon l'Organisation mondiale de la santé (OMS). Même si, par ailleurs, la raison pour laquelle les infections en Afrique apparaissent moins graves que dans d'autres régions du monde n'est pas très claire; une réflexion qui peut être étendue également en ce qui concerne le nombre de décès survenus au cours des derniers mois

(environ 25.000), lui aussi limité si on le compare à d'autres parties de la planète.

Il n'en reste pas moins que la résilience des populations africaines n'a toutefois pas réussi à conjurer l'arrêt quasi total du système scolaire continental. Malheureusement, la situation inadéquate de nombreuses écoles ayant un accès limité à l'eau courante et, dans de nombreux cas, le manque total de dispositifs et d'équipements pour combattre la diffusion du virus parmi les étudiants (masques, savons, détergents), a conduit les gouvernements locaux à imposer la suspension des cours. Ces fermetures pénalisent les étudiants en ce qui concerne les activités de e-learning. La Banque mondiale enregistre une moyenne de 22% d'usagers télématiques en Afrique subsaharienne, par rapport à 55% en Afrique du Nord et au Moyen-Orient, pour une moyenne mondiale de 49% (contre 81% en Europe et 77% en Amérique du Nord). En ce qui concerne la population scolaire, l'UNESCO estime que la région la plus pénalisée est celle subsaharienne, où 89% des étudiants n'ont pas accès aux ordinateurs à la maison et 82% ne disposent pas d'un accès personnel à internet. Selon le responsable de l'UNICEF pour l'instruction, Rober Jenkins, «l'accès aux technologies et aux équipements nécessaires pour continuer d'apprendre pendant que les écoles sont fermées est largement inégal» et l'Afrique, de ce point de vue, est au dernier rang par rapport aux autres continents. Compte tenu de ce contexte, la directrice générale de l'UNESCO, Audrey Azoulay a observé que «la poursuite de l'enseignement et de l'apprentissage ne peut être limitée aux seuls moyens en ligne», et a souhaité l'utilisation de technologies alternatives, en particulier le recours aux émissions de radio et de télévision, pour garantir certaines marges d'apprentissage, notamment pour les régions les plus en difficulté. A cet égard, certaines tentatives ont déjà lieu dans des pays comme le Sénégal, la Côte d'Ivoire, le Burkina Faso et le Niger, notamment parce que l'enjeu est élevé, en particulier en ce qui concerne l'avenir des jeunes générations.

Il faut quoi qu'il en soit souligner qu'avant le covid-19, s'était enracinée un peu partout en Afrique l'une des plus brillantes convictions exprimées par le regretté Nelson Mandela: «L'éducation est l'arme la plus puissante que l'on puisse utiliser pour changer le monde». Des paroles sages qui, par ailleurs, ont trouvé au cours des dernières années – il faut le reconnaître – un heureux écho dans l'engagement et dans la détermination du monde missionnaire, en promouvant le droit à l'étude des jeunes générations africaines à travers de

nombreuses œuvres éducatives (des écoles primaires aux écoles secondaires, des instituts d'arts et métiers aux universités).

Naturellement, le défi de l'éducation pour l'Afrique, mis à part la pandémie actuelle, est très complexe et mériterait un examen attentif. En effet, ce thème ne peut être évalué uniquement en référence à l'augmentation des inscriptions qui a été enregistrée au cours des dernières années, tant dans les écoles primaires et secondaires que dans les universités également, mais aussi et surtout en réfléchissant au binôme «école-emploi». Il y a quelques années déjà, en 2016, l'influent hebdomadaire britannique «The Economist» soulignait un véritable paradoxe africain: «Plus l'on passe de temps à l'école, moins l'on a de possibilités de trouver un travail». En effet, il a été démontré que les taux de chômage, dans de nombreux pays africains augmentent avec l'augmentation du niveau d'instruction. Les raisons sont multiples. En premier lieu, en Afrique, l'emploi informel est courant, c'est-à-dire que de nombreuses personnes travaillent en dehors de l'économie officielle et il est plus probable qu'un diplômé sans travail soit «au chômage» par rapport à ceux qui quittent l'école primaire sans avoir d'emploi. En second lieu, les diplômés sont très exigeants en ce qui concerne les postes de travail, dans l'attente de trouver un emploi qui corresponde à l'orientation de leurs études (qui traditionnellement, dans l'Afrique post-coloniale du siècle dernier étaient des emplois dans l'administration publique). Il est alors naturel de se demander, en considérant l'avenir, c'est-à-dire à ce qui est communément appelé post-covid, quelle est la direction à prendre pour relancer le défi de l'éducation en Afrique.

Une provocation intéressante vient d'un chercheur sénégalais, Felwine Sarr, économiste, écrivain et musicien qui propose l'affirmation d'une anthropologie à partir de la redécouverte du patrimoine culturel africain. «Penser un projet de civilisation qui place l'homme au centre de ses préoccupations, en proposant un plus grand équilibre entre divers ordres: celui économique, celui culturel et celui spirituel, en établissant un rapport différent entre le sujet et l'objet». Il s'agit d'une véritable déconcentration narrative dans laquelle le véritable défi sera de laisser l'Afrique être pensée à partir de l'Afrique, à travers la valorisation de son identité culturelle, en allant au-delà des catégories occidentales. Un engagement qui verra certainement au premier rang le vaste aréopage de la coopération missionnaire entre les Eglises et le monde de la coopération au développement.

Collège épiscopal

Nominations

Le Saint-Père a nommé:

8 septembre

Mgr SLAVKO VEČERIN, jusqu'à présent vicaire général de Subotica et curé à Sombor (Serbie): évêque de Subotica (Serbie).

Né le 6 juin 1957 à Subotica-Palić (Serbie), il a été ordonné prêtre le 14 août 1983 pour le clergé de Subotica.

Mgr MILAN STIPIĆ, jusqu'à présent administrateur apostolique *se-de vacante* de l'éparchie de Križevci pour les fidèles de rite byzantin (Croatie): évêque de l'éparchie de Križevci pour les fidèles de rite byzantin (Croatie).

Né à Bosanski Novi, en Bosnie et Herzégovine, le 28 décembre 1978, il a été ordonné prêtre le 18 octobre 2003 pour l'éparchie de Križevci.

10 septembre

S.Exc. Mgr ALAIN HAREL, jusqu'à présent vicaire apostolique de Rodrigues (Ile Maurice): évêque de Port Victoria ou Seychelles (Seychelles).

11 septembre

S.Exc. Mgr RUDOLF NYANDORO, jusqu'à présent évêque de Gokwe (Zimbabwe): évêque de Gweru (Zimbabwe).

le père JEFFREY S. GROB, du clergé de l'archidiocèse de Chicago (Etats-Unis d'Amérique), jusqu'à présent vicaire judiciaire: évêque auxiliaire de l'archidiocèse métropolitain de Chicago (Etats-Unis

d'Amérique), lui assignant le siège titulaire épiscopal d'Abora;

Né le 19 mars 1961 à Madison, Wisconsin (Etats-Unis d'Amérique), il a été ordonné prêtre pour l'archidiocèse de Chicago le 23 mai 1992.

le père KEVIN M. BIRMINGHAM, du clergé de l'archidiocèse de Chicago (Etats-Unis d'Amérique), jusqu'à présent secrétaire administratif du cardinal Blase J. Cupich, archevêque métropolitain de Chicago: évêque auxiliaire de l'archidiocèse métropolitain de Chicago (Etats-Unis d'Amérique), lui assignant le siège titulaire épiscopal de Dolia;

Né le 10 octobre 1971 à Oak Lawn, archidiocèse de Chicago (Etats-Unis d'Amérique), il a été ordonné prêtre pour le clergé de Chicago le 24 mai 1997.

le père ROBERT J. LOMBARDO, C.F.R., membre de la Congrégation des Franciscan Friars of the Renewal, jusqu'à présent doyen du doyenné III-A et directeur de «Our Lady of the Angels Mission Center» à Chicago (Etats-Unis d'Amérique): évêque auxiliaire de l'archidiocèse métropolitain de Chicago (Etats-Unis d'Amérique), lui assignant le siège titulaire épiscopal de Munaziana.

Né le 4 septembre 1957 à Stamford dans le diocèse de Bridgeport, Connecticut (Etats-Unis d'Amérique), il est entré en 1980 dans l'ordre des Frères mineurs capucins, et a émis ses vœux perpétuels en 1986. En 1987 il a co-fondé la communauté des Franciscan Friars of the Renewal (C.F.R.) et a été ordonné prêtre pour cet institut religieux le 12 mai 1990.

12 septembre

S.Exc. Mgr DARIUSZ PIOTR KALUZA, M.S.F., jusqu'à présent évêque de Goroka (Papouasie-Nouvelle Guinée): évêque de Bougainville (Papouasie-Nouvelle Guinée).

S.Exc. Mgr FIDENCIO LÓPEZ PLAZA, jusqu'à présent évêque de San Andrés Tuxtla (Mexique): évêque de Querétaro (Mexique).

Né le 28 avril 1950 à La Estancia San José Iturbide, diocèse de Querétaro (Mexique), il a été ordonné prêtre le 19 février 1982. Le 2 mars 2015 il a été nommé évêque de San Andrés Tuxtla et a reçu l'ordination épiscopale le 20 mai suivant. Au sein de la conférence épiscopale mexicaine, il est responsable de la dimension pour la nouvelle évangélisation et la catéchèse.

14 septembre

le père GEORGIOS ALTOUVAS, jusqu'à présent curé de la cathédrale Saint-Denis à Athènes (Grèce): archevêque métropolitain Corfou, Zante et Céphalonie et administrateur apostolique du vicariat apostolique «ad nutum Sanctae Sedis» de Thessaloniki (Grèce).

Né à Athènes (Grèce) le 28 septembre 1973, il a été ordonné prêtre pour l'archidiocèse d'Athènes le 3 octobre 1998.

15 septembre

S.Exc. Mgr RUTILO FELIPE POZOS LORENZINI, jusqu'à présent évêque titulaire de Satafis et auxiliaire de Puebla (Mexique): évêque de Ciudad Obregón (Mexique).

Né le 15 février 1967 à Rancho San Diego, (archidiocèse métropolitain de Puebla, Mexique), il a été ordonné prêtre le 29 juin 1993 et incardiné à Puebla. Le 6 décembre 2013 il a été nommé évêque titulaire de Satafis et auxiliaire de Puebla, recevant l'ordination épiscopale le 3 mars 2014. Il fait partie du conseil permanent de la conférence épiscopale mexicaine, représentant la province ecclésiastique de Puebla.

Démissions

Le Saint-Père a accepté la démission de:

8 septembre

S.Exc. Mgr JÁNOS PÉNZES, qui avait demandé à être relevé de la charge pastorale du diocèse de Subotica (Serbie).

10 septembre

S.Exc. Mgr DENIS WIEHE, C.S.SP., qui avait demandé à être relevé de la charge pastorale de l'archidiocèse métropolitain de Port Victoria ou Seychelles (Seychelles).

14 septembre

S.Exc. Mgr IOANNIS SPITERIS, O.E.M. CAP., qui avait demandé à être relevé de la charge pastorale de l'archidiocèse métropolitain de Corfou, Zante et Céphalonie et d'administrateur apostolique «ad nutum Sanctae Sedis» du vicariat apostolique de Thessalonique (Grèce).

15 septembre

S.Exc. Mgr FELIPE PADILLA CARDONA, qui avait demandé à être relevé de la charge pastorale du diocèse de Ciudad Obregón (Mexique).

Audiences pontificales

Le Saint-Père a reçu en audience:

10 septembre

Leurs Eminences MM. les cardinaux:

– LUIS FRANCISCO LADARIA FERRER, préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi;

– JEAN-CLAUDE HOLLERICH, archevêque de Luxembourg (Luxembourg), président de la Commission des évêques de l'Union européenne (COMECE)

– ANTONIO MARÍA ROUCO VARELA, archevêque émérite de Madrid (Espagne);

S.Exc. Mgr BERTRAM JOHANNES MEIER, évêque d'Augsbourg (République fédérale d'Allemagne).

11 septembre

S.E. M. RAHMAN FARHAN ABDULLAH AL-AMERI, ambassadeur d'Irak, à l'occasion de la présentation de ses Lettres de Créance.

S.Em. le cardinal LORENZO BALDISSERI, secrétaire général du synode des évêques;

S.Exc. Mgr ADRIANO BERNARDINI, nonce apostolique.

S.E. M. JOSEPH KOJO AKUDIBILLAH, ambassadeur du Ghana, en visite de congé.

12 septembre

S.Em. le cardinal MARC OUELLET, préfet de la Congrégation pour les évêques;

S.Exc. Mgr JEAN-CRIPIN KIMBENI KI KANDA, évêque titulaire élu de Dragonnara, auxiliaire de Kinshasa (République démocratique du Congo), avec sa famille.

14 septembre

S.Exc. Mgr GIORGIO DEMETRIO GALLARO, archevêque titulaire de Tricala, secrétaire de la Congrégation pour les Eglises orientales.

Eglises d'Orient

10 septembre

Le synode des évêques de l'Eglise patriarcale d'Antioche des Syriens a élu exarque de Bassorah et du Golfe, le père FIRAS MUNDHER, DRDR, auquel le Saint-Père avait donné son assentiment et lui a conféré le siège titulaire de Takrit des Syriens.

Né à Qaraqosh, en Irak, le 3 janvier 1975, il a été ordonné prêtre le 30 avril 2009 à Qaraqosh, pour le clergé du diocèse patriarcal de Beyrouth, Beyrouth des Syriens.

Synode des évêques

Démission/Nomination

Le Saint-Père a accepté la démission de:

15 septembre

S.Em. le cardinal LORENZO BALDISSERI, qui avait demandé à être relevé de la charge de secrétaire général du synode des évêques, et il a nommé dans le même temps secrétaire général du synode des évêques, S.Exc. Mgr MARIO GRECH, évêque émérite du diocèse de Gozo, jusqu'à présent pro-secrétaire général du synode des évêques.

L'OSSERVATORE ROMANO

EDITION HEBDOMADAIRE EN LANGUE FRANÇAISE
Unicumque suum. Non praevalentibus

Cité du Vatican
redazione.francese.0r@spc.va
www.osservatoreromano.va

ANDREA MONDA
directeur

Giuseppe Fiorentino
vice-directeur

Jean-Michel Coulet
rédacteur en chef de l'édition

Rédaction

via del Pellegrino, 00120 Cité du Vatican
téléphone + 39 06 698 99400 fax + 39 06 698 89757 segreteria@direzioneosservatore.com

TIPOGRAFIA VATICANA EDITRICE
L'OSSERVATORE ROMANO

Service photos: photo@ossrom.va

Agence de publicité
Il Sole 24 Ore S.p.A.
System Comunicazione Pubblicitaria

Via Monte Rosa, 91, 20149 Milano
téléphone + 39 02 486 6594 fax + 39 02 486 65925

Abonnements: Italie, Vatican: 58,00 €; Europe: 100,00 € 148,00 \$ U.S. 160,00 FS; Amérique latine, Afrique, Asie: 110,00 € 160,00 \$ U.S. 180,00 FS; Amérique du Nord, Océanie: 160,00 € 240,00 \$ U.S. 260,00 FS. Renseignements: téléphone + 39 06 698 99489; fax + 39 06 698 89754; courriel: abbonamenti.0r@spc.va

Bèze: Editions jésuites ASBL, 141, avenue de la Reine 1090 Bruxelles (IRAN: BE64 0688 9989 0952 nrc; GRC:BBB); téléphone 001 212 51; fax 001 22 08 97; compnat@editionsjesuites.com
Finse: Bayard-Ser 14, rue d'Assas, 75006 Paris; téléphone + 33 1 44 39 48 48; abonnement.0r@ser-3a.com Editions de L'Homme Nouveau 10, rue de Rosenwald 75015 Paris (C.C.P. Paris 55 38 06T); téléphone + 33 1 53 68 99 77
osservatoreromano@hommenuveau.fr. Suisse: Editions Saint-Augustin, case postale, 51, CH-1850 Sion-Maurice, téléphone + 41 24 486 6594 fax + 41 24 486 65925; editions@staugustin.ch - Ed.: Editions Parole et Silence, Le Muvran, 1880 Les Plans sur Bex (C.C.P. 17-337200-3); téléphone + 41 24 498 25 01; paroleet silence@fomedia.ch Canada et Amérique du Nord: Editions de la CECC (Conférence des Evêques catholiques du Canada) 2500, promenade Don Reid, Ottawa (Ontario) K1H 4J1; téléphone + 800 759 1147; publi@cecc.ca

Audience à l'hebdomadaire chrétien «Tertio»

En ce temps de pandémie les médias doivent aider les personnes à ne pas être enfermées dans leur solitude

Dans la matinée du vendredi 18 septembre, le Pape François a reçu en audience les collaborateurs de l'hebdomadaire chrétien belge Tertio, à l'occasion du vingtième anniversaire de sa fondation. Nous publions ci-dessous le discours du Pape à cette occasion:

Cher frères et sœurs, bienvenus!

Je suis heureux de vous rencontrer, collaborateurs de l'hebdomadaire chrétien *Tertio* qui célèbre le vingtième anniversaire de son existence. Je vous souhaite un pèlerinage fructueux à Rome et je vous félicite pour tout ce que vous faites dans le domaine de l'information et de la communication. Je remercie Mgr Smet et M. Van Lierde pour leurs mots d'introduction.

Dans les sociétés où nous vivons, l'information fait partie intégrante de notre quotidien. Lorsqu'elle est de qualité, elle nous permet de mieux comprendre les problèmes et les défis auxquels le monde est appelé à faire face, tout en inspirant les comportements individuels, familiaux et sociaux. Aussi, l'existence de médias chrétiens spécialisés dans l'information de qualité sur la vie de l'Eglise dans le monde, et contribuant à une formation des consciences est-elle de grande importance. D'ailleurs, le nom même de votre hebdomadaire, *Tertio*, se réfère à la Lettre apostolique du saint Pape Jean-Paul II *Tertio millennio adveniente*, à l'approche du grand Jubilé de l'an 2000, pour préparer les cœurs à l'accueil du Christ et de son message libérateur. Cette référence est donc non seulement un appel à l'espérance mais elle vise aussi à faire entendre la voix de l'Eglise et celle d'intellectuels chrétiens dans un paysage médiatique de plus en plus sécularisé afin de l'enrichir avec des réflexions constructives. En cherchant une vision positive des personnes et des faits, tout en rejetant les préjugés, il s'agit de favoriser une culture de la rencontre grâce à laquelle il est possible d'appréhender la réalité en toute confiance. Considérable aussi est la contribution de bons médias chrétiens à forger un nouveau style de vie des communautés chrétiennes, dégagé de toute forme d'a-priori et d'exclusion. En effet,

nous le savons, «les médisances ferment le cœur à la communauté, empêchent l'unité de l'Eglise. Le grand bavard c'est le diable, qui parle toujours mal des autres, car c'est le menteur qui cherche à désunir l'Eglise, à éloigner les frères et à ne pas faire communauté» (*Angelus*, 6 septembre 2020).

La communication est une mission importante pour l'Eglise. Les chrétiens engagés dans ce domaine sont appelés à mettre en œuvre de manière très concrète l'appel du Seigneur à aller dans le monde et à proclamer l'Evangile (cf. Mc 16, 15). Par sa haute conscience professionnelle, le journaliste chrétien est invité à porter un témoignage nouveau dans le monde de la communication sans voiler la vérité, ni manipuler l'information. En effet, «dans la confusion des voix et des messages qui nous entourent, nous avons besoin d'un récit humain, qui parle de nous et de la beauté qui nous habite. Un récit qui sache regarder le monde et les événements avec tendresse; qui raconte que nous faisons partie d'un tissu vivant; qui révèle l'entrelacement des fils par lesquels nous sommes rattachés les uns aux autres» (*Message pour la 54^e Journée des communications socia-*

les, 24 janvier 2020). Vous êtes des acteurs de ce récit.

Le professionnel chrétien de l'information doit donc être un porte-parole d'espérance et un porteur de confiance en l'avenir. Car c'est seulement lorsque l'avenir est assumé en tant que réalité positive et possible que le présent devient aussi vivable. Ces réflexions peuvent encore nous aider particulièrement aujourd'hui à cultiver l'espérance dans la situation de pandémie que traverse le monde. Vous êtes semeurs de cet espoir en un lendemain meilleur. Dans le contexte de cette crise, il est important que les moyens de communication sociale contribuent à faire en sorte que les personnes ne demeurent pas enfermées dans leur solitude et puissent recevoir une parole de réconfort.

Chers amis, je vous renouvelle mes encouragements dans vos efforts et je rends grâce à Dieu pour votre témoignage durant ces 20 années qui ont permis à votre hebdomadaire de se forger une réputation. Comme l'a souligné saint Jean-Paul II, sachez que «l'Eglise se tourne vers vous, qui œuvrez dans le domaine de la culture et de la communication, avec confiance et attente, car [...] vous êtes appelés à lire et à interpréter les temps présents et à identifier les voies pour une communication de l'Evangile selon le langage et la sensibilité de l'homme contemporain» (*Discours aux participants au congrès des agents de la communication et de la culture promu par la conférence épiscopale italienne*, 9 novembre 2002).

Je confie à la protection de la Vierge Marie votre travail au service de la rencontre entre les personnes et les sociétés. Qu'elle tourne son regard vers chacun et chacune d'entre vous et qu'elle vous aide à être de fidèles disciples de son Fils dans votre profession.

Je bénis tous les collaborateurs de *Tertio*, leurs familles, ainsi que les lecteurs du journal, et je vous demande, s'il vous plaît, de ne pas oublier de prier pour moi. Merci.



Entretien avec le nonce apostolique en Syrie

SUITE DE LA PAGE 7

distinction de religion ou d'origine...

Je dirais que c'est la tâche de l'Eglise: à présent, toutes les Eglises – catholique et orthodoxe – sont engagées au maximum du point de vue humanitaire pour soulager ces souffrances, ces besoins de la population. En tant qu'Eglise, en tant que Saint-Siège, nous n'avons aucun intérêt militaire, aucun intérêt économique, aucune stratégie géopolitique: nous – l'Eglise, le Saint-Siège, le Pape – sommes du côté du peuple, du peuple qui souffre. Nous voulons être la voix de ceux qui n'ont pas de voix. Une des nombreuses initiatives est aussi celle des «hôpitaux ouverts»: trois hôpitaux catholiques présents en Syrie depuis environ 120 ans, une initiative ouverte aux pauvres malades. Ici, nous ne regardons pas le nom et le prénom. Et d'après ce que nous savons, cela se passe très bien: à travers cette initiative d'hôpitaux ouverts – et beaucoup d'autres que je n'ai pas le temps de mentionner maintenant – nous essayons de guérir les corps mais aussi de réparer le tissu social, car ce sont des initiatives ouvertes aussi aux membres d'autres religions. Et les musulmans, qui sont la majorité, qui ont peut-être fait soigner un enfant ou un membre de la famille dans nos hôpitaux catholiques, sont les plus reconnaissants, ce qui renforce les relations entre chrétiens et musulmans. Nous récoltons donc

deux fruits: le soin des corps et l'amélioration des relations sociales. C'est notre objectif.

Quelle est l'influence de la diplomatie du Saint-Siège dans ce processus difficile, dans cette situation difficile?

Nous avons notre propre façon de faire, nous n'appartenons à aucun groupe. Même quand je viens ici à Rome, quand je rencontre le Saint-Père, quand je rencontre les supérieurs, nous essayons d'élaborer des stratégies qui sont simplement du côté des gens. Comme je l'ai dit, nous n'avons pas d'intérêts économiques ou militaires ni de stratégies géopolitiques à partager: notre stratégie est d'être la voix de ces personnes qui souffrent et de faire en sorte que cette voix soit présente.

Qu'est-ce qui vous fait le plus mal, dans ce contexte?

Il est difficile de raconter cette expérience humaine et spirituelle très profonde. J'ai été très impressionné, par exemple, par la souffrance des enfants et des femmes: les premières victimes de cette guerre, ce sont les enfants et les femmes. Il y a environ un mois, les Nations unies ont également fait entendre leur voix sur ce qui s'est passé dans un camp de réfugiés où environ 8 à 10 enfants sont morts une fois de plus de malnutrition, de déshydratation et d'autres maladies... L'hiver dernier, nous avons vu plusieurs personnes mourir dans la fuite du nord-ouest de la Syrie vers le

Nord: des enfants qui sont morts de froid dans les bras de leurs parents, des enfants qui sont morts de malnutrition. Cela fait mal au cœur de voir la souffrance de tant d'enfants et de tant de femmes, dont beaucoup sont veuves et doivent parfois élever une grande famille, huit, dix enfants... Vraiment, c'est une souffrance que l'on ressent très fortement...

Une souffrance et une douleur que le Pape suit de très près: en revenant au Vatican, vous avez rencontré le Pape, qui avait déjà exprimé le désir de venir en Syrie. Maintenant, les voyages sont au point mort... que vous a dit le Pape?

Il m'a impressionné. Pendant que je parlais de cette situation, il a pris un morceau de papier et a commencé à écrire des notes pour les avoir plus présentes à l'esprit et pour que ces programmes humanitaires continuent.

Qu'allez-vous rapporter en Syrie?

J'exprimerai la solidarité du Pape François, la solidarité de l'Eglise, la solidarité de nombreux chrétiens pour tenter de faire renaitre cette espérance qui, malheureusement, se meurt en Syrie. C'est pourquoi il faut essayer d'allumer, au bout du tunnel, un petit espoir: au moins la solidarité, dire «vous n'êtes pas seuls», «nous essayons de vous aider» même avec une aide matérielle, et essayer de faire briller un peu de lumière au bout du tunnel...